

## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le genre masculin, — la grammaire nous enseigne que c'est le plus noble, — empiète de plus en plus sur le genre féminin ; nous parlons, bien entendu, au point de vue des modes actuelles. Voyez plutôt : les femmes, non contentes de porter le paletot, la redingote, l'habit, le veston, la jaquette et le gilet, de se chauffer de bottes ferrées et de se coiffer de chapeaux cavaliers, viennent maintenant d'adopter le drap de « pantalon » ! Cette étoffe, qui sera le succès de l'automne et de l'hiver, est ainsi nommée à cause de son dessin particulier, à rayures ou petits carreaux, rappelant absolument certaines dispositions de pantalons d'homme que tout le monde connaît. Nous ferons observer à nos lectrices que, dès le printemps dernier, nous leur avons signalé cette étoffe, qui, d'ailleurs, n'a eu à cette époque les honneurs de l'étalage dans aucun magasin. On avait tant d'autres tissus d'un caractère plus aimable à faire passer auparavant ! Aujourd'hui, au contraire, le moment de porter ce drap de pantalon étant arrivé, tous les magasins de nouveautés se sont précautionnés à cet effet, et ils en possèdent d'importants assortiments. Ce drap est souple, léger et de teinte sombre ; il convient donc admirablement aux costumes mi-masculins qui comportent le veston, l'habit et la jaquette, — genre très-gouté depuis quelque temps et que la saison des voyages et des chasses rend plus opportun encore.

Nous reviendrons un instant sur ces trois désignations, que l'on confond parfois en un seul et même vêtement. Le *veston* est un petit paletot demi-ajusté, tantôt croisé devant, tantôt fermé par une seule ligne de boutons ; il est orné d'un col rabattu, de revers, de pochettes et de parements aux manches.

L'*habit*, après bien des essais plus ou moins heureux, se coupe aujourd'hui suivant les modes du Directoire : c'est-à-dire qu'il a un large col rabattu, avec revers, et qu'il se ferme au milieu de la poitrine par deux ou trois boutons seulement. Il subit ensuite un large écart jusque sous les bras, d'où partent les pans, ce qui met à découvert tout le bas du gilet. La longueur des pans se

proportionne d'après le goût individuel, mais généralement elle ne dépasse pas la hauteur d'une basque un peu longue. Nous avons même vu des habits de dame dont les pans étaient remplacés par un simple postillon, rappelant assez bien le dos de l'ancienne veste d'artillerie.

La *jaquette*, de création plus récente, est un paletot à taille ajustée, ayant col à revers, pochettes sur les côtés et la poitrine,

et pattes garnies de boutons au bas du dos. La jaquette laisse voir un gilet fait de même étoffe ou blanc. Voici un gracieux costume conçu dans ce genre : — L'étoffe est une belle vigogne de ton « livrée ». Le jupon, sans traine, est orné par les draperies de la tunique. Celle-ci est en trois parties, dont l'une bouffe un peu derrière ; les bords en sont drapés à droite et à gauche sur les coutures de côté, et chaque pli, formé en dessus, est fixé par un bouton d'acier doré et gravé. Les deux autres parties sont drapées de la même manière sur le devant du jupon, de façon à laisser au milieu un espace libre de vingt centimètres à peu près. Tous les bords de cette tunique sont ornés d'un biais de pékin velours, à rayures noires et satin assorti à la vigogne. La jaquette, tenant lieu de corsage, est en vigogne semblable, avec gilet simulé en pékin, fermé par des boutons d'acier doré. Le col rabattu avec revers, les poches, les pattes du dos et les manches tout entières sont en pékin. Nous avons compté trois douzaines de boutons sur



P. N° 434. — CHAPEAU DE VOYAGE.

Nouveau modèle de M<sup>me</sup> A. Séguin (rue des Colonnes, 1).

ce costume, et leur éclat ne nuisait en rien à l'ensemble ; tout au contraire.

Puisque nous nous sommes lancée dans la voie des indiscretions, nous signalerons encore un costume de chasse d'une originalité charmante. Il est en drap « capucin ». La jupe est longue et plissée à la religieuse derrière, avec facilité de suspendre la traine dans un anneau en cordelière, qui pend à dessein au-dessous de la ceinture, accompagné de beaux glands de soie. L'habit de chasse, de même étoffe, a des pans d'une longueur de trente centimètres environ, dont les bords intérieurs sont garnis de pattes

de faille assortie; ces dernières sont fixées chacune par trois boutons à facettes, en argent et cailloux du Rhin. Par devant, l'habit, qui est court de taille, s'arrête au milieu de la poitrine, où il est croisé au moyen de trois boutons pareils; le bas laisse ainsi à découvert tout le gilet. Ce dernier est en casimir blanc, avec col et revers se rabattant sur l'habit d'une façon tout à la fois crâne et coquette; il se ferme par de petits boutons en cailloux du Rhin. De grandes manchettes de casimir blanc recouvrent le parement des manches de l'habit.

Une des passions du moment, en fait de vêtements, c'est la basquine en velours de « commissionnaire », c'est-à-dire verdâtre et côté. Nous connaissons une maison qui ne suffit pas aux commandes de cette sorte. Ce vêtement est orné de boutons d'acier à mille facettes (ou de tout autre genre un peu brillant); on le met avec un gilet de faille assortie ou tout blanc: car décidément le gilet blanc jouit d'un grand succès.

La mode est aux tissus vaporeux pour toilettes de mariée: en quoi elle n'a pas tort. La mousseline de l'Inde, entre autres, se prête merveilleusement au genre éthéré qu'on cherche toujours à donner à ces sortes de costumes. Le corps principal de la robe est en soie, naturellement, et comme celle-ci est entièrement cachée, on peut la choisir de qualité tout à fait secondaire. La mousseline est alors drapée en paniers, en bouffants étagés, et tout ce mouvement simule une cascade moutonneuse qui charme le regard par ses grâces diaphanes. Des volants de belle dentelle blanche, artistement disposés, ajoutent une grande richesse à l'ensemble et ne gâtent rien. Cet appoint luxueux marque le premier pas que la jeune fille, devenue femme, va faire dans le domaine de l'élégance: car, personne ne l'ignore, il est interdit aux demoiselles de porter des dentelles de prix avant leur mariage. Il en résulte que, le grand jour arrivé, elles profitent bien vite de la permission; c'est d'ailleurs une aimable politesse à faire à son fiancé que de se parer des dentelles de la corbeille pour la cérémonie sacrée.

A propos de mariage, il nous faut parler un peu du bouquet ainsi que de la couronne traditionnels, dont on a totalement changé le caractère. La suprême élégance aujourd'hui est de porter des couronnes de roses blanches entremêlées seulement de quelques boutons d'oranger. Ces roses, aux feuilles légèrement rosées, ont précisément reçu des botanistes le nom de « bouquet de mariée »; tout le monde connaît ces jolies petites roses blanches qui poussent par touffes de fleurs et de boutons sur la même branche. On ne pouvait mieux trouver comme parure de mariage, n'est-il pas vrai?

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description de la gravure dans le texte.

P. N° 434.

CHAPEAU DE VOYAGE. — Ce modèle est en paille anglaise, le fond assez élevé et bombé à son extrémité. Echarpe de gaze chenillée à rayures algériennes, drapée autour de la calotte, puis coquillée et nouée derrière, avec bout pendant. Une touffe de plumes de coq s'échappe de la gaze et forme aigrette derrière la calotte.

G. N° 928.

TOILETTE D'AMAZONE. — Costume de drap noir. Jupe de coupe princesse devant, montée à plis pressés au milieu derrière. — Corsage à petites basques et postillon plissé derrière. Petit col rabattu, rayé en biais de sou-tache d'or, et torsade d'or sur les devants, ainsi que sur les bords de la basque. Grandes boutons noirs. Manche plate, terminée par une bande rapportée semblable au col, et garnie vers le coude de broderies d'or. — Lingerie plate en toile empesée. — Chapeau de soie et voile de gaze verte. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

G. N° 937.

CONFECTIONS DE DEMI-SAISON. — 1. Mantille de faille et dentelle noires. Le devant, tout en faille, forme deux pans terminés en pointes et entourés d'une ruche de dentelle. Le dos, qui n'est autre que celui d'une pèlerine-visite, est couvert de volants de dentelle superposés. Une sorte de long capuchon, en satin plissé, orne le milieu du dos, où il se termine par un flot de satin. Ce capuchon forme devant un col fermé par un large nœud et garni de ruches de dentelle sur les bords. La manche, de forme « visite », est en satin plissé comme le capuchon, avec ruches semblables et flots de ruban derrière. — Costume en armure de laine mastic. Jupou entouré d'un haut volant froncé; polonaise simplement ornée de biais, avec nœuds de ruban sur les côtés pour réunir les deux parties des devants et de la tunique. — Chapeau de paille marron. La passe, très-enlevée d'un côté, est doublée de velours brun et garni d'un bandeau de fleurs jardinière. Mêmes fleurs dessus, nœud de velours et plume mastic. — Prix du patron épinglé de la confection: 4 francs.

2. Mantelet à manches, en faille noire. La manche est formée par le dos, et les pans sont assez longs pour descendre au genou. Trois ou quatre rangs de dentelle plissée suivent tous les bords du vêtement, y compris la manche qui, de plus, est ornée d'une frange de ruban noir, ainsi que le bas du mantelet. — Costume de cachemire beige. Jupou et polonaise garnis de volants plissés. — Capote de paille à passe diadème, garnie d'un bandeau de myosotis. Plume bleue au sommet de la coiffure, et nœuds de ruban sur les côtés avec brides en pareil. — Prix du patron épinglé de la confection: 4 francs.

#### Description de la gravure coloriée n° 1545.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en cachemire gris et foulard de nuance tabac. — Jupou de cachemire, garni derrière de sept volants plissés, en faille et cachemire alternés; des bandes de faille et de cachemire sont disposées en brandebourgs sur le devant et fixées au milieu par des boucles de nacre. — Corsage de foulard, tout plissé devant et derrière, où il forme comme une seconde jupe serrée à la taille par une ceinture de cachemire qui se ferme au moyen d'une boucle de nacre. Le devant du corsage est ouvert en carré et cette partie est remplie par un carré de cachemire; le tout est fixé sur le côté par des agrafes. Les manches, en cachemire, sont terminées par un volant plissé surmonté d'un bracelet de faille avec boucle de nacre. — Lingerie ruchée. — Chapeau de feutre blanc ivoire. La passe, très-enlevée, est bordée de faille rouge pivoine. Ruban de deux tons, rouge et ivoire, disposé en coques nombreuses sur le devant. Ces coques présentent tour à tour les deux nuances et sont réunies par une boucle de nacre. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

2. Costume de mousseline de laine bleu verdâtre et taffetas mauve. — Robe-blouse, dont le corsage et la jupe tiennent ensemble et sont coulissés à la taille, avec ceinture de ruban attachée derrière. Le bas de la jupe est garni de volants de taffetas et mousseline de laine plissés et alternés. — Tablier-écharpe composé de biais de faille et de mousseline de laine alternés, dont le dernier est bordé d'une frange. L'écharpe se ferme du côté gauche sous un nœud assez volumineux de rubans assortis à chaque couleur. Le corsage, ouvert en châle, est garni d'un col rabattu en taffetas, et la manche est entourée d'une garniture semblable à celle de la jupe. — Lingerie ouverte, en crêpe lisse ruché, et nœud de cravate en mousseline ou dentelle. — Chapeau rond en paille, garni sur le devant de galons d'argent et tout autour d'une écharpe de gaze jaune drapée, avec piquet de glycines lilas. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

#### Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexée au présent numéro contient les six modèles suivants:

1. Costume d'amazone, d'après la gravure coloriée n° 1546 (fig. 1), qui sera annexée au numéro du 14 septembre.

2. Toilette de campagne, d'après la gravure G. n° 917, qu'on trouvera dans le numéro du 21 septembre.
3. Veste garde-française, d'après la gravure coloriée n° 1546 (fig. 2), qui sera annexée au numéro du 14 septembre.
4. Costume pour petit garçon de trois à quatre ans, d'après la gravure G. n° 931, qu'on trouvera dans le numéro du 14 septembre.
5. Costume court, d'après la gravure coloriée n° 1548 (fig. 2), qui sera annexée à notre numéro du 21 septembre.
6. Plastron pour chemise de femme.

#### Description de la figurine coloriée L. n° 182.

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

TOILETTE DE RÉCEPTION. — Costume en faille de nuance « pain brûlé » clair et grenadine brochée de ton grenat. — Jupou de faille à traîne, entouré d'un volant plissé sur le devant et de trois volants froncés derrière. — Polonaise de grenadine; le corsage tout doublé de faille. Le dos n'a que trois coutures, une au milieu et deux pour les petits côtés. Le devant est décolleté en carré, et l'ouverture du milieu se prolonge jusqu'au bas du buste. Une dentelle blanche ruchée borde le carré et la fente d'ouverture; elle est voilée par une ruche de dentelle noire légèrement faite. Un volant de même dentelle, posé à plat sur la robe, encadre toutes ces ruches. Enfin, un flot de ruban de satin vieil or et grenat termine le bas de l'ouverture du buste. Le bas de la polonaise est garni de franges à glands, de nuances assorties aux deux couleurs. Le vêtement est drapé sur les côtés et resserré sous une partie bouffante derrière; flots de nœuds au bas du côté gauche. La manche est garnie de dentelle, comme le corsage, avec flot de ruban vers le coude. — Longues mitaines de dentelle. — Prix du patron épiolé : 8 francs.

#### CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> OLYMPE H..., A SAINT-GERMAIN.

Pour une réception à la campagne, nous préférons de beaucoup les fleurs naturelles aux autres. La reine-marguerite, l'immortelle, l'œillet double, le mimosa, les genêts, le sorbier des oiseaux, tout cela fait de ravissantes coiffures et qui durent tout une nuit.

— M<sup>me</sup> NATHALIE DE C..., A X...

Les gants de fil d'Ecosse de tons neutres, avec manchette à jour et cinq boutons, sont adoptés par tout le monde.

— M<sup>me</sup> CÉLINA T..., A LYON.

En fait de porte-bouquets, les modèles que l'on porte le plus se présentent sous forme de lézards, de serpents, de papillons. Il y a encore des *mois* tout entiers tracés en pierreries et qui reproduisent un nom : Marie, Emma, — ou expriment un sentiment : Souvenir, Amitié.

— M<sup>me</sup> SOPHIE D..., A LUCIENNES.

Avec la grenadine, il faut toujours un dessous de soie; les deux étoffes sont plaquées ensemble pour le corsage, même quand il s'agit d'une polonaise.

— M<sup>me</sup> M. DE K..., A SAINT-CLAUDE.

La robe blanche est passée dans les habitudes de toilette de toutes les femmes élégantes; à soixante ans, on la porte encore : c'est tout dire!

— M<sup>me</sup> L... N... S..., A ANGOULÊME.

Quand, à table, c'est la maîtresse de maison qui sert, on doit absolument garder ce qu'elle vous adresse; il n'est point convenable de faire des « façons », ni même des politesses à ses voisins. Vous avez donc raison de repousser celle dont vous étiez l'objet.

— M<sup>me</sup> IRMA B..., A BLOIS.

Les jeunes filles ne doivent pas porter de plumes sur leurs chapeaux fermés, mais le bon goût ne s'oppose nullement à ce qu'elles en aient sur leurs chapeaux ronds.

#### CHRONIQUE MONDAINE

L'automne semble avoir voulu avancer d'un mois son avènement, cette année. Août s'est achevé avec des journées mêlées de vent et de pluie, qui n'ont rien à voir avec les temps radieux et ensoleillés qui caractérisent l'été. La villégiature se ressent de cet état de l'atmosphère, et déjà bon nombre de baigneurs ont quitté les plages du nord et de l'ouest. Adieu Boulogne-sur-Mer! adieu Dieppe, Étretat, Trouville, Dinan, Granville et Saint-Malo! Les uns vont dans leurs terres où les sollicite l'ouverture prochaine de la chasse, les autres se dirigent vers le Midi : ils vont continuer les plaisirs du bain de mer à Biarritz. L'eau y est de cinq à sept degrés moins froide en ce moment que sur le littoral de la Manche. Toute la haute colonie russe est à Biarritz, où le grand-duc Constantin vient de se rendre, après avoir passé deux semaines à Paris.

Le grand-duc, frère du czar, aura cinquante et un ans le 21 de ce mois. Grand amiral de la flotte russe, aimant la science et s'appliquant à en suivre les multiples progrès, c'est un esprit fort distingué et une personnalité sympathique. Avant son départ pour Biarritz, il est allé faire visite à M<sup>me</sup> Thiers, en souvenir des bonnes relations qu'il avait eues autrefois avec l'illustre historien du *Consulat et l'Empire*.

La présence du grand-duc, qui ne tardera pas à être rejoint à Biarritz par sa cousine germaine la grande-duchesse Catherine de Mecklembourg-Strélitz, donnera une animation à la vie charmante qu'on mène sur les bords du golfe de Gascogne. Les heures s'y écoulent de la plus aimable façon du monde. On se baigne, on se promène, on danse au Casino, on chevauche jusqu'à Fontarabie, où les soldats espagnols qui gardent la forteresse jouent au bouchon comme de simples flâneurs des barrières de Paris.

Les hôtels sont envahis par une société fort élégante, où l'élément espagnol se mêle dans une notable proportion à l'élément français, anglais et russe. La société anglaise a établi à Biarritz un cercle excessivement bien tenu et confortable. On y trouve très-bonne compagnie.

Dieppe dispute à Biarritz nombre de ses hôtes, surtout parmi la colonie hispano-américaine. La pluie est venue faire échec à sa semaine de courses, au point de vue du mouvement d'élégance de la plage. Au lieu de frais et riants costumes, on ne voyait que des *waterproofs*, et les parapluies avaient remplacé les ombrelles multicolores, bordées de plumes ou de dentelles. « Ce ne sont pas des steeple-chases, ce sont des courses à la lame », disait avec esprit la marquise de Louvencourt, qui a passé la saison à Dieppe.

L'ouverture de la chasse, pour laquelle on se prépare partout, aide encore à dépeupler les plages. On s'installe dans les châteaux, on s'y organise pour y séjourner jusqu'aux grands froids de l'hiver.

Les distractions en usage à la campagne fatiguent au bout d'un certain temps, et l'on ne sait souvent comment varier les plaisirs. Les châtelaines nous permettront de leur suggérer une idée pour employer ces loisirs souvent trop longs. Ce serait de faire des ventes de charité en miniature, à l'instar de celle qui vient d'avoir lieu au château des Alains.

Le grand salon avait été disposé pour la circonstance. Sur une longue table, appuyée au mur et drapée sous une espèce de baldaquin de mousseline, on avait étalé une foule de charmants petits ouvrages à l'aiguille, confectionnés par la maîtresse de céans et ses amies. Dans un coin du salon, on avait dressé une tente de mousseline, sous laquelle était assise une fillette habillée en mariée et ayant devant elle un gâteau de noces (en carton). — M<sup>me</sup> de B... est Anglaise, d'où cette idée britannique, — dont une tranche avait été enlevée. Ceux qui s'arrêtaient devant la tente donnaient un franc; l'enfant introduisait alors sa petite main

dans le gâteau et en tirait, pour le prix qu'on lui offrait, une pelote de fil, un crayon, etc. C'était là un très-attractif petit coin. A l'un des angles de la pièce, on trouvait une table entièrement consacrée aux vêtements destinés à des enfants pauvres, aux objets de layette, aux bas, aux fichus ou cache-nez pour les vieillards; le tout étiqueté à des prix raisonnables. L'idée d'avoir ainsi divisé la vente est excellente. Selon ce que les acheteurs désirent, ils vont à la table des jolis travaux à l'aiguille ou à celle des ouvrages de charité.

Il y avait encore des broderies, des tapisseries, etc., les unes préparées, les autres commencées, avec les matériaux pour les terminer, ce qui est fort apprécié par les dames qui habitent la campagne et qui ne peuvent se procurer facilement ni les leçons, ni les modèles. Une boutique qui avait aussi un grand succès était celle des patrons découpés pour vêtements de poupées. Toutes les mamans, désireuses de donner le goût de la couture à leurs fillettes, saisissaient cet attractif moyen. La sixième et dernière boutique était tenue par des bébés sous la direction d'une jeune fille de quinze ans. Là, on vendait des jouets, et personne ne résistait aux appels pressants des petits marchands.

Nous estimons que la reproduction revue, corrigée et augmentée au besoin d'une telle vente pourrait être un passe-temps aussi utile qu'agréable pour bon nombre de châteaux. Voyez le joli résultat obtenu à Trouville par la kermesse de charité organisée par la baronne de Poilly. Si tous les châteaux de France avaient leur vente de charité, il n'y aurait plus de malheureux cet hiver dans notre pays. Notez qu'on se rend à ces ventes non-seulement de tous les châteaux qui entourent le domaine où elles ont lieu, mais aussi des villes voisines, et que cela devient une fête pour tout le département, un prétexte à toilettes pour les femmes, une lutte de faste entre les équipages qui amènent les acheteurs. La meilleure époque à choisir pour ces kermesses est celle où la chasse amène sur les domaines des séries d'invités : on a là, avec les chasseurs, tout un groupe d'acheteurs déjà trouvés. Rien ne rend généreux comme une suite de beaux coups de fusil. Exploitez cette idée, mesdames, vous vous en trouverez bien et vos pauvres s'en trouveront mieux encore.

Paris continue, grâce à son Exposition, à être le but vers lequel tendent, cette année, toutes les individualités de l'étranger. Bien qu'il ne doive compter parmi ses hôtes, contrairement à ce qu'avaient annoncé les journaux, ni l'empereur d'Autriche, ni le roi d'Italie, ni le roi d'Espagne, ni le roi Louis de Portugal, qui ne se rendront pas à Paris pour la distribution solennelle des récompenses, le lot des Altesses en déplacement dans la capitale est encore respectable.

Parmi les princes attendus, nous citerons le prince Henri des Pays-Bas, marié à Potsdam, le 24 août, à la princesse Marie de Prusse, et qui vient faire à Paris son voyage de noces.

Un des plus jolis présents offerts à la jeune épouse est un traîneau envoyé par le roi de Hollande. Quand les hivers sont rudes en Hollande, les Néerlandais se livrent avec fureur aux délices du patinage. Les femmes ne se lassent pas de glisser en traîneau sur la glace durant de longues heures. Le traîneau donné par le roi de Hollande à la princesse Marie est enrichi de peintures délicieuses et tout garni d'argent. Il était accompagné d'une paire de petits chevaux noirs, qu'on peut atteler au traîneau et qui sont pleins d'ardeur et de courage. Ils vous emportent à travers la neige avec une rapidité prodigieuse.

On fait, en hiver, des promenades de cette sorte aux environs de la Haye. La dure saison, quand elle est bien rigoureuse, est accueillie avec joie par les Hollandais. Il est à remarquer que les peuples du Nord envisagent avec satisfaction le retour de l'hiver, la vraie saison de ces régions qu'il faudrait visiter au temps des frimas pour se vanter de les connaître.

BACHAUMONT.

## EN SEPTEMBRE

Depuis quelques jours, les plages et les grèves de notre littoral se dépeuplent au profit des plaines et des forêts : car voici le mois de septembre, si impatientement attendu par les chasseurs.

Les histoires de chasse vont commencer sur toute la ligne. On va rééditer les vieilles anecdotes cynégétiques qu'on a déjà vues l'année dernière et les années précédentes et qu'on reverra encore l'année prochaine et les années suivantes.

On les retrouvera toutes, — toutes sans exception : car l'ouverture de la chasse donne le signal du départ à tous ces canards périodiques qui reviennent d'une façon immuable, avec les plaisanteries légendaires sur les nouveaux Nemrods qui rentrent bredouille au logis.

Saluons septembre, le mois du gibier !

Nos ancêtres du douzième et du treizième siècle étendaient le nom de gibier à une foule d'animaux que nous ne voyons plus figurer sur nos tables, comme le héron, la grue, la cigogne, le paon, le cygne, etc.

Au temps de Rabelais, on servait encore sur les tables seigneuriales tous les oiseaux de proie, bouillis ou rôtis : faucons, aigles, éperviers, etc.

On ne rejetait que les oiseaux vivant de bêtes immondes ou de chairs corrompues. Alors, les tourterelles passaient pour un mets exquis; le cimier du cerf était réservé pour la table des riches; son bois, lorsqu'il était nouveau, se mangeait coupé par tranches et frit : c'était un mets de roi.

Septembre nous ramène aussi les huîtres, cet aliment de luxe auquel il n'est pas permis à tous d'aspirer...

Où est l'époque lointaine où elles coûtaient trente centimes la douzaine?...

Je me rappelle en avoir mangé à l'heure dans mon adolescence. Heureux temps !

En septembre, le cultivateur ne s'endort pas. On va préparer les semailles d'automne et rentrer les récoltes de l'arrière-saison. On se dispose à réunir en pépinière les plantes dont les graines ont été semées en juin. On continue les travaux d'entretien du jardin, et l'on plante les arbres verts ou résineux dans les terrains légers.

C'est dans le mois de septembre que mûrissent les meilleures pêches. En Normandie, les fromages fabriqués à cette époque passent pour les meilleurs de toute l'année.

Septembre a ses avantages qu'il ne faut pas méconnaître. Dans ce mois, le soleil est moins ardent; l'appétit se réveille sous l'influence d'une température moins absorbante. Les jours, plus courts, n'engagent plus autant à sortir après diner; et l'on reste volontiers plus longtemps à table. Le boucher s'approvisionne davantage pour fournir aux besoins de la maison et du château, et la ménagère lui fait de plus fréquentes visites. Le moissonneur se repose; sa tâche est accomplie. Le cuisinier, à son tour, va récolter des lauriers.

Les perdreaux et les lièvres sont dans leur primeur. Le canard et le lapin sont dans leur perfection. Les autres habitants de la basse-cour ne font que croître et embellir.

Le jardin ne cesse pas d'être bien garni. On doit toujours y trouver bon nombre de chicorées, d'escaroles et de choux-fleurs. Les artichauts méritent encore la barigoule. Le raisin constitue un excellent dessert. Les cerneaux sont devenus noirs...

Vers la fin du mois, les vendanges commenceront dans les bons lieux.

Saluons le mois de la *purée septembrale*!

La plus belle saison de l'année! George Sand a dit : « C'est le temps, à la fin de septembre, des bruits insolites et mystérieux dans la campagne... »

Théophile Gauthier l'a chanté en ces termes :

... Je me souviens du soleil de septembre  
Qui donnait à la grappe un jaune reflet d'ambre,  
Des pommiers du chemin pliant sous leur fardeau...

Saluons septembre où finit l'été, où commence l'automne...

ÉLIE FREDAULT.

## LES MARIS AU CHOIX

On sait que le commerce d'esclaves s'exerce encore en Orient, d'une manière clandestine, il est vrai. L'Angleterre et d'autres nations font une chasse active aux bâtiments et aux trafiquants qui ne craignent point de se livrer à ce honteux commerce.

A propos de ce trafic, un fait qui s'est récemment produit a donné lieu à un singulier incident.

Un bâtiment turc, qui faisait le commerce et le transport d'esclaves, ayant été pris par des croiseurs anglais dans les eaux d'Alexandrie, la cargaison fut remise à un pacha, ainsi qu'au directeur général de la commission pour l'abolition de l'esclavage. Le nombre des esclaves capturés était d'environ quatre-vingts dont soixante-dix femmes. Ils venaient presque tous de l'intérieur de l'Afrique. Abandonner à eux-mêmes, ces êtres inexpérimentés, sans idées, sans expériences de la vie, à des centaines de milles de leur pays, c'était à peu près les exposer à une perte certaine.

Pour les hommes, il était facile de s'en débarrasser : après les avoir habillés, on leur offrit l'enrôlement dans les troupes égyptiennes. Là ils seraient nourris, habillés, et le service n'est pas très-rude ; ces conditions étaient donc bien préférables au sort qui les attendait comme esclaves.

Mais les femmes, il était plus difficile de les pourvoir. On pouvait les débarquer sur la côte, mais alors, en tombant entre les mains d'Ottomans, elles n'auraient pas manqué de devenir esclaves domestiques dans quelque harem, et, en cette qualité, le maître du harem peut les vendre.

La convention conclue entre l'Angleterre et le khédive interdit, à la vérité, l'importation et l'exportation des esclaves ; mais, dans le pays même, on peut encore en conserver, et les propriétaires d'esclaves peuvent se les passer contre argent. Cette tolérance doit durer encore pendant six ans pour l'Égypte, et pendant onze années pour le Soudan.

Or, voici l'idée originale imaginée par le pacha, à qui l'on avait remis les esclaves. Il fit annoncer qu'il y avait tant de femmes à marier, et que ceux qui se présenteraient, tel jour et à telle heure, pourraient se choisir une femme dans la masse, après avoir déposé une somme d'argent. Cette somme n'était pas considérable ; elle se montait à 22 fr. 50.

Au jour indiqué, il se présenta un certain nombre d'hommes désireux de se marier, jeunes et vieux, surtout des soldats. En Égypte, le mariage des simples soldats rencontre fort peu d'obstacles.

Pour simplifier les choses, comme les hommes étaient en majorité, on décida que ce serait les femmes qui choisiraient. Les hommes furent donc rangés sur une ligne, et on expliqua aux femmes ce dont il s'agissait. Ici se passa une scène des plus étranges et des plus comiques.

Les femmes s'étaient réunies en un groupe, et dans ce groupe avait lieu un conciliabule des plus animés. Mais aucune n'osait avancer : la timidité les retenait.

Enfin, sur les instances des officiers et des employés civils, l'une d'elles se hasarda, se détacha du groupe et vint poser sa main sur l'épaule d'un sergent, noir d'ébène : c'était le signe pour indiquer qu'elle le choisissait en qualité de mari. La glace

était rompue, les autres suivirent et bientôt toutes les esclaves furent placées et pourvues.

On demanda alors aux hommes s'ils donnaient leur consentement. Tous répondirent affirmativement, sauf cinq. Les cinq délaissées eurent encore la liberté de faire un choix parmi les hommes qui restaient ; mais elles ne purent d'abord s'y décider : preuve que le sentiment de la pudeur existe, à l'état d'instinct, même chez ces êtres primitifs. Devant les prières de l'autorité, elles finirent pourtant par y consentir.

Tous les maris versèrent ensuite les 22 fr. 50 demandés, qui devaient servir d'indemnité à la femme, en cas de séparation. Un acte en forme fut dressé devant la justice ; on expliqua aux femmes que, dans le cas où l'homme les maltraiterait, elles pourraient s'adresser à ce même tribunal, et aux hommes que, dans le cas de séparation, ils auraient à rendre toute la dot. D'ordinaire il n'en est restitué que la moitié.

Ch. D.

## HISTOIRE D'UNE INGÈNUE

Une lettre de M<sup>me</sup> Suzanne Brohan, relative à M<sup>me</sup> Reichemberg, de la Comédie-Française, raconte en termes charmants les débuts de la gracieuse comédienne. Nous en extrayons ce qui suit :

« Il y a seize ans j'avais pour demoiselle de compagnie une honnête et gentille Picarde, vive, alerte et trottant menu ; on l'appela la souris de M<sup>me</sup> Brohan. Dans la maison que nous habitons, il y avait un grand tailleur chez lequel travaillait, en qualité de coupeur, un beau jeune homme, Charles Reichemberg. Ma souris et lui s'aimèrent, on les maria. Le mari avait du talent dans sa profession. Il gagnait de trois à quatre mille francs par an. Voilà donc, avec de l'économie, un petit ménage heureux, et Aline, ma souris, bourgeoise tout comme une autre. Au bout d'un an arriva une petite fille, blonde, grosse comme le poing, dont je fus la marraine.

« Tout allait bien ; mais la maladie vint, qui saisit le pauvre père. Il en sortit poitrinaire. Comme il n'avait que vingt-sept ans, il dura longtemps encore. Sa femme le soigna de son mieux ; toutes les économies y passèrent. Il mourut, laissant sa petite Suzette, qui n'avait pas quatre ans.

« En mourant, le pauvre homme murmura : « Oh ! madame, n'abandonnez pas Suzanne ! » Je n'avais garde. La pauvre mignonne devint pour moi comme ma fille. On fit à la mère un petit coin à la maison, et je m'occupai de l'enfant. Elle était gentille et intelligente au possible. Je lui fis dire des fables, puis des poésies de M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, puis des rôles d'ingénue. A treize ans, je la présentai au Conservatoire, et on la trouva assez gentille pour lui donner tout de suite une petite pension.

« A quatorze ans, elle obtint un second prix au concours ; au mois d'août dernier, à quinze ans moins deux mois, elle a emporté le premier prix. Elle va débiter ; tout semble être pour le mieux.

« Mais voici le mauvais côté des choses. La chère fillette, gentille, honnête et voulant toujours l'être, n'a d'autre appui, en ce terrible monde dramatique, que sa vieille marraine, une femme finie, une flamme éteinte, qui ne peut rien pour personne ni pour elle-même. La pauvre Suzette entre tout à fait désarmée dans la lice. Elle se présente lundi pour la première fois devant le public, dans l'École des Femmes. Excepté quatre ou cinq bons Alsaciens amis de son père, elle n'aura personne pour elle, pas même les claqueurs, qu'elle ne peut payer ; et, en revanche, il se trouvera dans la salle bien des gens que ses petits succès inquiètent. Alors, j'ai pensé à vous la recommander, etc.

» Suzanne BROHAN. »

PLANCHE G. N° 928. — DESCRIPTION, PAGE 386.



TOILETTE D'AMAZONE (DESSIN DE M. H. JANET).

Prix des patrons épinglés : 8 francs.



1545

*Paris Davin*

*A. Ferry imp. r. des Mathis 66*

*Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3

Ettoffes et Nouveautés des Grands Magasins de La Ville de St Denis, F. St Denis, N° 95

Modes de M<sup>me</sup> Esther r. Richelieu, 110 - Lyons et Coursurade P. de Plument, r. Vivienne, 33

*Entered at Stationer's Hall*



CONF

No



PLANCHE G. N° 937. — DESCRIPTION, PAGE 386.



CONFECTIONS DE DEMI-SAISON (DESSIN DE M. E. THIRION).

Modèle de la maison Costadon (rue des Jeûneurs, 25 et 27). — Prix des patrons épinglés : 4 francs.

## LES JUMEAUX DE L'HOTEL CORNEILLE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Au mois de mai, M<sup>me</sup> Debay écrivit à ses fils qu'elle était fort en peine. Son mari avait beaucoup à faire et ne suffisait point ; un homme de plus dans la maison n'eût pas été de trop. Matthieu craignit que son père ne se fatiguât outre mesure ; il le savait dur à la peine et courageux malgré son âge ; mais on n'est plus jeune à soixante ans, même en Bretagne.

— Si je n'écoutais, me dit-il un jour, j'irais passer six mois là-bas. Mon père se tue.

— Qu'est-ce qui te retient ?

— D'abord, mes répétitions.

— Passe-les à un de nos camarades. Je t'en indiquerai six qui en ont plus besoin que toi.

— Et Léonce qui fera des folies !

— Sois tranquille ; s'il doit en faire, ce n'est pas ta présence qui le retiendra.

— Et puis...

— Et puis, quoi ?

— Ces dames !

— Tu les as bien quittées aux vacances. Donne-les moi encore à garder, j'aurai soin qu'elles ne manquent de rien.

— Mais elles me manqueront, à moi, reprit-il en rougissant jusqu'aux yeux.

— Eh ! parle donc ! Tu ne m'avais pas dit qu'il y eût de l'amour sous roche.

Le pauvre garçon resta atterré. Il devina pour la première fois qu'il aimait M<sup>lle</sup> Bourgade. Je l'aidai à faire son examen de conscience ; je lui arrachai un à un tous les petits secrets de son cœur, et il demeura atteint et convaincu d'amour passionné. De ma vie je n'ai vu un homme plus confus. On lui eût appris que son père avait fait banqueroute, je crois qu'il aurait montré moins de honte. Il fallait bien le rassurer un peu et le réconcilier avec lui-même. Mais quand je lui demandai s'il croyait être payé de retour, il eut un redoublement de confusion qui me fit peine. J'eus beau lui dire que l'amour est un mal contagieux, et que dix-neuf fois sur vingt les passions sinères sont partagées ; il croyait faire exception à toutes les règles. Il se plaçait modestement au dernier rang de l'échelle des êtres, et il voyait dans M<sup>lle</sup> Bourgade des perfections au-dessus de l'humanité. Aucun chevalier du bon temps ne s'est fait plus humble et plus petit devant les beaux yeux de sa dame. J'essayai de le relever dans sa propre estime en lui dévoilant les trésors de bonté et de tendresse qui étaient en lui ; à toutes mes raisons il répondait en me montrant sa figure, avec une petite grimace résignée qui m'attirait des larmes dans les yeux. En ce moment, si j'avais été femme, je l'aurais aimé.

— Voyons, lui dis-je, comment est-elle avec toi ?

— Elle n'est jamais avec moi. Je suis dans la chambre, elle aussi, et cependant nous ne sommes pas ensemble. Je lui parle, elle me répond, mais je ne peux pas dire que j'aie jamais causé avec elle. Elle ne m'évite pas, elle ne me cherche pas... Je crois cependant qu'elle m'évite, ou du moins que je lui suis désagréable. Quand on est bâti comme cela !

Il s'emportait contre sa pauvre personne avec une naïveté charmante. La froideur de M<sup>lle</sup> Bourgade pour un être si excellent n'était pas naturelle. Elle ne s'expliquait que par un commencement d'amour ou par un calcul de coquetterie.

— M<sup>lle</sup> Bourgade sait-elle que tu as hérité ?

— Non.

— Elle te croit pauvre comme elle ?

— Sans cela, il y a longtemps qu'on m'aurait mis à la porte.

— Si cependant... Ne rougis pas. Si, par impossible, elle t'aimait, comme tu l'aimes, que ferais-tu ?

— Je... lui dirais...

— Allons, pas de fausse honte ! Elle n'est pas là : tu l'épouserai ?

— Oh ! si je pouvais ! Mais je n'oserai jamais me marier.

Ceci se passait un dimanche. Le jeudi suivant, quoique j'eusse bien promis d'éviter la rue Traversine, je fis une visite au Petit-Gris. J'avais mis mon plus bel habit d'uniforme, avec des palmes toutes neuves à ma boutonnière. Le Petit-Gris alla prévenir M<sup>me</sup> Bourgade qu'un monsieur lui demandait la faveur de causer quelques instants avec elle seule. Elle vint comme elle était, et notre hôte sortit sous prétexte d'acheter du charbon.

M<sup>me</sup> Bourgade était une grande et belle femme, maigre jusqu'aux os ; elle avait de longs yeux tristes, de beaux sourcils et des cheveux magnifiques, mais presque plus de dents, ce qui la vieillissait. Elle s'arrêta devant moi un peu interdite ; la misère est timide.

— Madame, lui dis-je, je suis un ami de Matthieu Debay ; il aime mademoiselle votre fille et il a l'honneur de vous demander sa main.

Voilà comme nous étions diplomates à l'École normale.

— Asseyez-vous, monsieur, me dit-elle doucement.

Elle n'était pas surprise de ma démarche, elle s'y attendait ; elle savait que Matthieu aimait sa fille, et elle m'avoua avec une sorte de pudeur maternelle que depuis longtemps sa fille aimait Matthieu. J'en étais bien sûr ! Elle avait mûrement réfléchi sur la possibilité de ce mariage. D'un côté elle était heureuse de confier l'avenir de sa fille à un honnête homme avant de mourir. Elle se croyait dangereusement malade, et attribuait à des causes organiques un affaiblissement produit par les privations. Ce qui l'effrayait, c'était l'idée que Matthieu lui-même n'était pas très-robuste, qu'il pouvait un jour prendre le lit, perdre ses leçons et rester sans ressource avec une femme, peut-être avec des enfants, car il fallait tout prévoir. J'aurais pu la rassurer d'un seul mot, mais je n'eus garde. J'étais trop heureux de voir un mariage se conclure avec cette sublime imprudence des pauvres qui disent :

— Aimons-nous d'abord, chaque jour amène son pain !

M<sup>me</sup> Bourgade ne discuta contre moi que pour la forme. Elle portait Matthieu dans son cœur. Elle avait pour lui l'amour de la belle-mère pour son gendre, cet amour à deux degrés, qui est la dernière passion de la femme. M<sup>me</sup> de Sévigné n'a jamais aimé son mari comme M. de Grignan.

M<sup>me</sup> Bourgade me conduisit chez elle et me présenta à sa fille. La belle Aimée était vêtue de cotonnade mauvais teint, dont la couleur avait passé. Elle n'avait ni bonnet, ni col, ni manchettes : le blanchissage est si cher ! Je pus admirer une grosse natte de magnifiques cheveux blonds, un cou un peu maigre, mais d'une rare élégance, et des mains qu'une grande dame eût payées cher. Sa figure était celle de sa mère, avec vingt années de moins. En les voyant l'une à côté de l'autre, je songai involontairement à ces dessins d'architecture où l'on voit dans le même cadre un temple en ruine et sa restauration. La taille d'Aimée, avec une brassière au lieu de corset, et un simple jupon sans crinoline, montrait une élégance de bon aloi. Le prix élevé des engins de la coquetterie fait que les pauvres sont moins souvent dupés que les riches. Ce qui m'étonna le plus dans la future M<sup>me</sup> Debay, c'est la blancheur limpide de son teint. On aurait dit du lait, mais du lait transparent : je ne puis mieux comparer son visage qu'à une perle fine.

Elle fut bien franchement heureuse, la petite perle de la rue Traversine, lorsqu'elle apprit les nouvelles que j'apportais. Au beau milieu de sa joie tomba Matthieu, qui ne s'attendait pas à me trouver là. Il ne voulut croire qu'il était aimé que lorsqu'on le lui eut répété trois fois. Nous parlions tous ensemble, et les quatuors de Beethoven sont une pauvre musique au prix de celle que nous chantions. Puis, comme la porte était restée entr'ouverte, je me dérobai sans rien dire. Matthieu me savait un peu moqueur, et il n'aurait pas osé pleurer devant moi.

Il se maria le premier jeudi de juin, et j'eus soins de ne pas me faire consigner à l'École, car je tenais à lui servir de témoin. Je partageai cet honneur avec un jeune écrivain qui débutait alors dans l'Artiste. Les témoins d'Aimée furent deux amis de Matthieu, un peintre et un professeur : M<sup>me</sup> Bourgade avait perdu de vue ses anciennes connaissances. La mairie du XI<sup>e</sup> arrondissement est en face de l'église Saint-Sulpice : on n'eut que la place à traverser. Toute la noce, y compris Léonce, était contenue dans deux grands fiacres qui nous menèrent dîner auprès de Meudon, chez le garde de Fleury. Notre salle à manger était un chalet entouré de lilas, et nous découvrîmes un petit oiseau qui avait fait son nid dans la mousse au-dessus de nos têtes. On but à la prospérité de cette famille ailée : nous sommes tous égaux devant le bonheur. Me croira qui voudra, mais Matthieu n'était plus laid. J'avais déjà remarqué que l'air des forêts avait le privilège de l'embellir. Il y a des figures qui ne plaisent que dans un salon ; vous en trouverez d'autres qui ne charment que dans les champs. Les poupées enfarinées qu'on admire à Paris seraient horribles à rencontrer au coin d'un bois : je frémis quand j'y pense. Matthieu était au contraire un sylvain très-présentable. Il nous annonça, au dessert, qu'il allait partir pour Auray, avec sa femme et sa belle-mère. L'excellente maman Debay ouvrait déjà les bras pour recevoir sa bru. Matthieu écrivait ses thèses à loisir ; il serait docteur et professeur quand les sardines le permettraient.

— Sans parler des enfants, ajouta une voix qui n'était pas la mienne.

— Ma foi, reprit le marié, s'il nous vient des enfants, je leur apprendrai à lire au coin du feu, et puissé-je avoir dix élèves dans ma classe !

— Pour moi, dit Léonce, je vous ajourne tous à l'année prochaine. Vous assisterez au mariage de Léonce Debay avec M<sup>lle</sup> X..., une des plus riches héritières de Paris.

— Vive M<sup>lle</sup> X..., la glorieuse inconnue !

— En attendant que je la connaisse, reprit l'orateur, on vous contera que j'ai gaspillé une fortune, éparpillé des trésors et dispersé mon héritage à tous les vents de l'horizon. Souvenez-vous de ce que je vous promets : je jetterai l'or, mais comme un semeur jette la graine. Laissez dire et attendez la récolte !

Pourquoi n'avouerais-je pas qu'on buvait du vin de Champagne? Matthieu dit à son frère :

— Tu feras ce que tu voudras, je ne doute plus de rien ; je crois tout possible, depuis qu'elle a pu m'épouser par amour !

Mais le dimanche suivant, à la gare du chemin de fer, Matthieu semblait moins rassuré sur l'avenir de son frère.

— Tu vas jouer gros jeu, lui dit-il en lui serrant la main. Si Boileau n'était point passé de mode, comme les coiffures de son temps, je te dirais :

Cette mer où tu cours est féconde en naufrages !

— Bah ! il ne s'agit pas de Boileau, mais de Balzac. Cette mer où je cours est féconde en héritières. Compte sur moi, mon frère : s'il en reste une au monde, elle sera pour nous.

— Enfin, souviens-toi, quoi qu'il arrive, que ton lit est fait dans la maison d'Auray.

— Fais-y ajouter un oreiller. Nous irons vous voir dans notre carrosse !

Le Petit-Gris toisa Léonce d'un coup d'œil approbateur, qui voulait dire :

— Jeune homme, votre ambition me plaît.

Mais Léonce n'abaissa point ses regards sur le Petit-Gris. Il me prit par le bras, après le départ du train, et il me mena dîner avec lui, il était gai et plein de belles espérances.

— Le sort en est jeté, me dit-il, je brûle mes vaisseaux. J'ai retenu hier un délicieux entre-sol, rue de Provence. Les peintres y sont ; dans huit jours, j'y mettrai les tapissiers. C'est là, mon pauvre

bon, que tu viendras, le dimanche, manger la côtelette de l'amitié. — Quelle idée as-tu de commencer ta campagne au milieu de l'été? Il n'y a pas un chat à Paris.

— Laisse-moi faire ! Dès que mon nid sera installé, je partirai pour les eaux de Vichy. Les connaissances se font vite aux eaux : on se lie, on s'invite pour l'hiver prochain. J'ai pensé à tout, et mon siège est fait. Dans quinze jours, j'en aurai fini avec cet affreux quartier Latin !

— Où nous avons passé de si bons moments !

— Nous croyions nous amuser, parce que nous ne nous y connaissions pas. Est-ce que tu trouves ce poulet mangeable, toi ?

— Excellent, mon cher.

— Atroce ! A propos, j'ai une cuisinière ; un garçon à marier dîne en ville, mais il déjeune chez lui. Reste à trouver un domestique. Tu n'as personne à m'indiquer ?

— Parbleu ! je suis fâché d'être à l'École pour dix-huit mois. Je me serais proposé moi-même, tant je trouve que tu feras un maître magnifique.

— Mon cher, tu n'es ni assez petit, ni assez grand : il me faut un colosse ou un gnome. Reste où tu es. As-tu jamais réfléchi sur les livrées ? C'est une grave question.

— Dame ! j'ai lu Aristote, chapitre des Chapeaux.

— Que penserais-tu d'une capote bleu de ciel avec des parements rouges ?

— Nous avons aussi l'uniforme des Suisses du pape, jaune, rouge et noir, avec une hallebarde. Qu'en dis-tu ?

— Tu m'ennuies. J'ai passé en revue toutes les couleurs ; le noir est comme il faut, avec une cocarde ; mais c'est trop sévère. Le marron n'est pas assez jeune, le gros bleu est discrédité par le commerce : tous les garçons de caisse ont l'habit bleu et les boutons blancs. Je réfléchirai. Regarde-moi un peu mes nouvelles cartes de visite.

— LÉONCE DE BAY et une couronne de marquis ! Je te passes le marquisat, cela ne fait de tort à personne ; mais je crois que tu aurais mieux fait de respecter le nom de ton vieux père. Je ne suis pas rigoriste, mais il me fâche toujours un peu de voir un galant homme se déguiser en marquis, hors le temps du carnaval. C'est une façon délicate de renier sa famille. Pour que tu sois marquis, il faut que ton père soit duc, ou mort : choisis.

— Pourquoi prendre les choses au tragique ? Mon excellent homme de père rirait de tout son cœur de voir son nom ainsi fagoté. Ne trouves-tu pas que ce tréma sur l'Y est une invention admirable ? Voilà qui donne aux noms une couleur aristocratique ! Il ne me manque plus que des armoiries. Connais-tu le blason ?

— Mal.

— Tu en sais toujours assez pour me dessiner un écusson.

— Garçon, du papier ! Tiens, voilà les armes que je te donne. Tu portes écartelé d'or et de gueules. Ceci représente des lions de gueules sur champ d'or, et cela des merlettes d'or sur champ de gueules. Es-tu content !

— Enchanté. Qu'est-ce qu'une merlette ?

— Un canard.

— De mieux en mieux. Maintenant une devise un peu effrontée.

— BAY DE BIEN NE S'ÉBAYT.

— Magnifique ! dès ce moment, je te dois hommage comme à mon suzerain.

— Hé bien ! allumons un cigare et ramène-moi à l'École.

111

Léonce passa l'été à Vichy et revint au mois d'octobre. Il ramena un grand domestique blond et un magnifique cheval noir. C'était l'héritage d'un Anglais mort du spleen entre deux verres d'eau. Il me fit annoncer son retour par le superbe Jack, dont la livrée gris de souris excita mon admiration. Jack portait sur ses boutons les armes des Bay, sans me payer de droits d'auteur.

Le plus beau de mes amis me reçut dans un appartement empreint d'une coquetterie mâle. On n'y voyait aucun de ces brimborions qui trahissent l'intervention d'une femme: pas même une chaise de tapisserie! Le meuble de la salle à manger était en chêne; le salon, de brocatelle ponceau, avait un air décent, riche et confortable. Le cabinet de travail était plein de dignité: vous auriez dit le sanctuaire d'un auteur qui écrit l'histoire des croisades.

La décoration ne donnait aucun démenti aux assurances de l'ameublement. Dans le salon, des paysages. Dans la salle à manger, un tableau de chasse, des volatiles, des natures mortes. Dans le cabinet, un trophée d'armes, de cannes et de cravaches, et quatre grands passe-partout remplis de gravures à l'eau-forte qui auraient pu figurer chez le farouche Hippolyte. Dans la chambre à coucher, cinq ou six portraits de famille achetés d'occasion chez les brocanteurs de la rue Jacob. Les meubles, les tableaux, les gravures et les livres de la bibliothèque, triés avec un soin scrupuleux, chantaient à l'unisson les louanges de Léonce. Les belles-mères pouvaient venir!

Mon premier soin en entrant fut de chercher les cigares, mais Léonce ne fumait plus. Il disait que le cigare, qui unit les hommes entre eux, n'a pas la vertu d'arranger les mariages, et que le tabac offense également les femmes et les abeilles, créatures ailées. Il me raconta sa campagne d'été, et me montra triomphalement vingt-cinq ou trente cartes de visite qui représentaient autant d'invitations pour l'hiver.

« Lis tous ces noms, me dit-il, et tu verras si j'ai jeté ma poudre aux moineaux! »

Je m'étonnai de ne voir que des noms de la banque et de l'industrie.

« Pourquoi cette préférence? Les héros de Balzac allaient au faubourg Saint-Germain.

— Ils avaient leurs raisons, dit Léonce; moi, j'ai les miennes pour ne pas y aller. A la chaussée d'Antin, mon nom et mon titre peuvent me servir; ils me nuiraient peut-être au faubourg Saint-Germain. Annonce un marquis dans un salon de la rue Laffitte, cinquante personnes regarderont la porte. Rue de l'Université, personne ne lèvera les yeux. Les valets eux-mêmes y sont blasés sur les marquis. Et puis, tous ces nobles de vieille date se connaissent et s'entendent: ils sauraient bientôt que je ne suis pas des leurs. On ne demanderait pas à voir mes parchemins, mais on se dirait à l'oreille qu'on ne les a jamais vus. Mon marquisat serait éventé, et l'on m'enverrait chercher fortune ailleurs. Du reste, les grandes fortunes sont rares dans ce noble faubourg. Je me suis informé: il y en a cent ou cent cinquante, si vieilles, que tout le monde en a entendu parler; si claires, si évidentes, si bien établies au soleil, que tout le monde en a envie; de là, vingt prétendants autour d'une héritière. J'aurais beau jeu à faire le vingt et unième! on ne m'y prendra pas. Regarde la rive droite: quelle différence! Dans le salon du moindre banquier ou du plus modeste agent de change, tu vois danser dans le même quadrille une douzaine de fortunes colossales ignorées du public, et qui ne se connaissent pas entre elles. Celle-ci date de vingt ans, celle-là d'hier. L'une sort d'une raffinerie d'Auteuil, l'autre d'une usine de Saint-Étienne, l'autre d'une manufacture de Mulhouse; l'une arrive directement de Manchester, l'autre débarque à peine de Chandernagor. Les étrangers sont tous à la chaussée d'Antin! Dans cette cohue toute retentissante du bruit de l'or, toute scintillante de diamants, on se rencontre, on se connaît, on s'aime, on s'épouse en moins de temps qu'il n'en faut à une duchesse pour ouvrir sa tabatière. C'est là qu'on sait le prix du temps; c'est là que les hommes sont vivants, remuants et pressés d'agir comme moi; c'est là que je jeterai mon filet dans l'eau bruyante et tumultueuse! »

Edmond ABOUT.

(La suite au prochain numéro.)

## LAMARTINE (1)

On a beaucoup accusé Lamartine d'orgueil. Que pensera-t-on donc si je dis qu'il était modeste... d'une modestie relative, bien entendu. Il avait même quelques amours-propres bien singuliers: il se croyait, par exemple, un grand économiste, un grand vigneron et un grand architecte. « Jenne homme, dit-il un jour au fils d'un de ses amis, regardez-moi bien là, au front... et dites-vous que vous venez de voir le premier financier du monde. »

La gloire de Victor Hugo ne l'offusquait pas; mais le titre de premier viticulteur de France, accordé à M. Duchâtel, le taquinait! « Ce n'est qu'un amateur, disait-il; moi je suis un cep de nos collines! »

Enfin, un matin, à Saint-Point, montrant avec complaisance à un visiteur un petit portique... affreux, enluminé d'un coloris criard et formé de deux colonnes appartenant à l'ordre... à tous les ordres... « Mon cher, lui disait-il, dans cinquante ans, on viendra ici en pèlerinage; mes vers seront oubliés, mais on dira: Il faut avouer que ce gaillard-là bâtissait bien! »

\*  
\*\*

La modestie chez les hommes supérieurs n'est que de l'esprit de comparaison. Or, quand Lamartine se comparait à ses contemporains, il se trouvait grand; mais quand il se comparait aux génies de premier ordre, ou à lui-même, c'est-à-dire quand il mettait en parallèle ce qu'il avait fait et ce qu'il aurait pu faire, il était modeste. Un jour, j'osai lui dire:

— Expliquez-moi un fait inexplicable. J'aime également les vers de La Fontaine et les vôtres; j'ai une égale-facilité à les apprendre; j'ai un égal plaisir à me les répéter, mais au bout de six mois je sais encore les vers de La Fontaine, et je ne sais plus les vôtres. Pourquoi?

— Je vais vous le dire, me répondit-il. La Fontaine écrit avec une plume, et même avec un burin, moi avec un pinceau; il grave, je colore; ses contours sont précis, les miens sont flottants. Il est donc tout simple que les uns s'impriment et que les autres s'effacent.

Frappé, ému de tant de justesse et de tant de simplicité:

— Cependant, repris-je avec conviction, pas un seul poète français n'a été plus richement doué que vous! Vous avez autant de génie que les plus grands.

— C'est possible, me dit-il en souriant, mais je n'ai pas autant de talent. Le talent, mon cher, c'est-à-dire ce qui s'acquiert par le travail et la volonté. Je n'ai jamais travaillé; je ne sais pas corriger. Quand j'ai essayé de refaire quelques vers, je les ai faits plus mauvais. Comparez-moi donc à Victor Hugo comme versificateur: je ne suis qu'un écolier auprès de lui!

— Vous ressemblez bien plus, repris-je, à cet autre enfant gâté de la muse, qui, comme vous, n'a jamais connu ni l'effort ni la lutte, et qui laissait tomber ses notes comme vous vos vers, à Rossini!

— Oh! ne m'égalez pas à Rossini, reprit-il vivement. Rossini à fait des œuvres, lui! Il a écrit le *Barbier*, *Othello*, *Guillaume Tell*; moi je n'ai fait que des essais. Après tout, je ne suis qu'un amateur très-distingué.

\*  
\*\*

Un soir, dans les dernières années de sa vie, Lamartine était assis au coin du feu, la tête penchée, les yeux fermés, dans cet état de somnolence qui lui était habituel, et où il flottait entre le

(1) Extrait d'une Conférence de M. E. Legouvé sur Lamartine.

sommeil et le rêve. Deux de ses amis s'entretenaient à voix basse de lui, et non loin de lui. Les voix s'élevant à mesure que la conversation s'échauffait, l'un d'eux dit à l'autre : « J'aimerais mieux avoir fait les *Méditations* que la République. » Lamartine, tout en bâillant, retourna la tête vers lui : « Que disiez-vous donc, mon cher ! » L'ami, corrigeant légèrement la phrase, répondit : « J'aimerais encore mieux avoir fait les *Méditations* que la République. — Eh bien, cela me prouve, reprit Lamartine, bâillant toujours, que vous n'êtes qu'un niais ! »

Et, là-dessus se levant et sortant en une seconde de son demi-sommeil :

« Laissons là, dit-il, ma petite personnalité ; prenons la question générale, et jugez la supériorité immense de l'homme d'État sur le poète ! Celui-ci s'épuisant à aligner des mots et à faire concorder des sons ; l'autre étant le véritable verbe, c'est-à-dire la pensée, la parole et l'acte tout ensemble ! Réalisant ce que le poète ne fait que rêver ! Voyant tout ce qu'il y a en lui de grand, de bon, se convertir en faits, et en bienfaits ! En bienfaits qui non-seulement profitent aux générations présentes, mais s'étendent parfois jusqu'à la postérité la plus reculée ! Savez-vous ce que c'est qu'un grand homme d'État ? C'est un grand poète.. en action ! »

\* \*

Il arrive à la Chambre. « De quel parti serez-vous ? » lui demande-t-on. « Du parti social ! » mot nouveau qui n'avait jamais été prononcé dans une assemblée parlementaire. — « Social, lui répond son collègue, qu'est-ce que cela signifie ? Ce n'est qu'un mot ! » — « Non, reprend Lamartine, c'est une idée ! » — « Mais enfin, où siégerez-vous ? Il n'y a pas de place pour vous sur aucun des bancs de la Chambre. » — « Eh bien, répliqua-t-il avec un demi-sourire à la fois confiant et moqueur, eh bien, je siégerai au plafond ! »

Réponse étrange sans doute, mais caractéristique, qui marque bien sa nature. Il allait toujours d'instinct là où il ne pouvait être porté et soutenu que par des ailes !

\* \*

Un fait curieux montre sa puissance d'assimilation. Un projet de canal était à l'ordre du jour. Le député chargé de le défendre tombe malade le matin même de la discussion.

On conseille aux intéressés d'en charger Lamartine. Ils vont le trouver. On les fait entrer ; ils expriment leur désir. — « Mais je ne sais pas un mot de votre affaire. — Nous allons vous l'expliquer. — Mais je suis le député le moins ingénieur de toute la Chambre. — Un homme comme vous gagne son diplôme en quelques instants. — Eh bien, parlez. »

Ils commencent pendant qu'il est au bain, ils continuent pendant qu'il en sort, ils poursuivent pendant qu'il s'habille, ils achèvent pendant qu'il déjeune : et, deux heures après, Lamartine prononce à la Chambre un discours d'affaires d'une clarté et d'une précision admirables !

Le succès fut très-grand, l'étonnement plus grand encore : tout le monde était stupéfait, excepté lui : « Il y a longtemps, dit-il, que je connais ma capacité comme homme pratique. Le monde ne veut pas y croire, parce que j'ai fait des vers. Encore s'ils étaient mauvais ; par malheur, il y en a de bons, il y en a même de beaux ! C'est ce qui me perd. »

\* \*

L'histoire parlementaire de Buchez et de Roux lui donna la première idée des *Girondins*. Il la compléta par la lecture fiévreuse des ouvrages qu'un ami lui indiqua ; puis il se mit en quête de renseignements plus personnels.

Un fait curieux nous mettra au cœur même de ce livre si étrange et si mal jugé comme acte.

Lamartine apprit qu'un des derniers débris de la Convention, un des derniers membres du comité de salut public, un des amis les plus fidèles de Robespierre, le docteur Souberville, vivait encore dans un des faubourgs de Paris. Lamartine arrive chez lui un matin, à dix heures. Le vieillard, — il avait quatre-vingt-trois ans, — était encore couché.

A l'arrivée de l'illustre visiteur, il se lève sur son séant, sans émotion, sans trouble devant cette grande gloire, — les hommes de ce temps-là ne se troublaient pas et n'admiraient guère que ce qui leur ressemblait, — puis, inclinant légèrement sa tête coiffée d'un bonnet de coton, il lui dit, d'une voix nette et brève : « Que désirez-vous de moi, monsieur ? — Des renseignements précis sur la Convention dont j'écris l'histoire. — Vous ! » reprend le vieillard en le regardant entre les deux yeux ; puis avec cette énergie de langage qui faisait partie du dictionnaire d'alors : « Vous n'êtes pas f... fait pour écrire cette histoire-là... » Et il se recouche.

Lamartine ne s'effraya nullement de cette réponse, pas plus de la forme que du fond. Ce participe passé, que j'ai un peu adouci, ne lui faisait pas peur, même pour lui. Il en usait fréquemment, ce qui jurait bien un peu avec le caractère général de sa poésie ; mais, comme dit Pascal, tout est contraste dans le cœur humain. Il tint donc bon et emporta quelques détails très-précieux.

\* \*

Ne craignez pas que je vous arrête sur ce triste sujet ; je me rappelle le mot charmant de Saint-Marc Girardin, devant qui on accusait Lamartine de désordre et d'incurie : « C'est peut-être vrai, dit-il, mais je connais tant de gens qui en font autant et qui n'ont pas fait les *Méditations*. » D'ailleurs, n'oubliez pas que ces épreuves furent sanctifiées par le travail et poétisées par le dévouement. On vante justement le soldat qui combat jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la défense de son pays. Eh bien, Lamartine lutta jusqu'à la dernière lueur de son intelligence pour la libération du plus sacré des territoires, sa probité ! Il n'était déjà plus lui-même ; sa pensée lui échappait à demi, que sa plume travaillait encore, travaillait pour payer ! Le ciel lui donna une admirable auxiliaire dans cette œuvre : jugez-en par un seul fait.

Lamartine était à Saint-Point.

Un soir arrive un de ses amis : « O mon cher, comme vous venez à propos ! Je viens d'achever pour le *Siècle* une très-longue étude sur Béranger. Voici les épreuves, lisez cela, vous en serez ravi ; c'est superbe ! » L'ami monte dans sa chambre, se couche et commence dans son lit sa précieuse lecture. Minuit venait de sonner, quand il entend frapper à sa porte. « Qui est là ? — C'est moi, répond une douce voix, M<sup>me</sup> de Lamartine, ouvrez ! — Impossible d'ouvrir, madame, je suis couché ! — C'est égal, la porte de votre chambre est au pied de votre lit, entr'ouvrez-la et prenez. Il entre-bâille la porte ; une main passe et lui tend un papier. Il le prend, la porte se referme, et il dit : « Il y a à la page 13 un passage qui m'inquiète. J'ai peur qu'il ne fasse tort à M. de Lamartine auprès des lecteurs du *Siècle*. Ne pourrait-on pas le modifier ainsi ?... »

La modification était excellente et l'ami venait de l'écrire en marge de l'épreuve, quand il entend frapper un second coup. Est-ce encore vous, madame ? — Oui, ouvrez-moi votre porte comme tout à l'heure et prenez ! » Et il lit : « A la page 32 se trouve un passage qui... »

N'est-ce pas charmant ? Ce dévouement qui oublie les convenances, cette pureté qui passe par-dessus la pudeur, ne vous touchent-ils pas profondément ? Car, remarquez-le bien, M<sup>me</sup> de La-

martine était non-seulement la plus sainte des femmes, mais une puritaine... que dis-je ? une Anglaise qui joignait toutes les pruderies britanniques à toutes les délicatesses françaises; et elle venait bravement, à minuit, frapper à la porte d'un jeune homme, ne s'arrêtait pas devant sa réponse qu'il était couché, et lui passait tranquillement deux petits billets à travers la porte, exactement comme font les amoureux pour leurs billets doux.

La fin de l'histoire la complète.

Le lendemain matin, on se réunit pour le déjeuner. M<sup>me</sup> de Lamartine entre en correspondance de gestes et de regards interrogatifs avec son complice, qui lui fait entendre que la correction est faite. « Eh bien, mon cher, dit Lamartine, avez-vous lu mon Béranger? — Certainement! — C'est superbe, n'est-ce pas? — Sans doute... pourtant il y a un ou deux passages... — Ne me demandez pas de changements! je n'en ferai pas: c'est parfait! — Si pourtant vous me permettez de vous soumettre deux légères modifications... » Et il lui tend l'épreuve corrigée. Lamartine lit: « Excellent! très-juste! Vous avez mille fois raison! » Puis se retournant vers sa femme: « Ce n'est pas toi qui aurais trouvé cela! » Sa femme baissa la tête et sourit.

\*  
\*  
\*

Ses funérailles furent marquées par un fait touchant. Transportés à Saint-Point pendant l'hiver, ses restes quittèrent le chemin de fer à Mâcon et traversèrent lentement les bourgs semés sur la route; la neige tombait avec abondance. A l'entrée de chaque village se trouvait le curé, qui attendait le cercueil pour le bénir, et les populations qui se mettaient à genoux pendant qu'il passait. Les cloches des diverses églises se répondaient et s'annonçaient l'une à l'autre le funèbre convoi.

Près de Saint-Point, un vieux paysan, debout devant sa porte, pleurait. « Vous pleurez, mon pauvre homme, lui dit un des membres du cortège en lui prenant les mains: vous faites là une grande perte! — Ah! oui, monsieur, c'était un homme qui faisait honneur à la commune. »

Le vieux paysan avait raison. Lamartine faisait honneur à la commune comme à la contrée, à la contrée comme à la France, à la France comme à l'Europe, à l'Europe comme à l'humanité tout entière... Il faisait honneur à l'homme!

E. LEGOUÉ.

## REVUE DES MAGASINS

Les grands magasins de la *Ville de Saint-Denis* (91, 93 et 95, rue du Faubourg-Saint-Denis) ont considérablement agrandi leurs ateliers de tapisserie, et nous avons constaté qu'on y fabrique, sur devis, les ameublements les plus simples et les plus luxueux. Beaucoup d'administrations, de communautés et d'hôtels s'adressent à la *Ville de Saint-Denis* pour les fournitures de literie; les commandes y sont exécutées promptement et à des prix très-réduits.

Nous avons été particulièrement charmée des ameublements et rideaux destinés aux installations de la campagne, et nos lectrices nous sauront gré, sans nul doute, des renseignements que nous allons leur fournir à ce sujet.

Voici, pour chambre à coucher, une garniture complète de rideaux en belle cretonne, avec volants et fond de lit (pour lit de milieu), hauteur 2<sup>m</sup>,75, à 40 francs. — Le baldaquin Louis XV, à tête bouillonnée, avec volants: 29 francs. — Les rideaux de fenêtre, en cretonne pareille au lit, avec deux lés chacun et embrasses semblables, à 17 francs. — Galerie cintrée, couverte de même cretonne bouillonnée et ornée de volants, avec garniture complète (tringles, supports, porte-embrasses), le tout: 26 francs.

Lit de maître, coucher confortable, ainsi composé: lit de fer, 28 francs; sommier de première qualité, 32 francs; matelas en laine, bonne qualité, 48 francs; traversin, 11 francs; oreiller, 10 francs; le tout ensemble: 129 francs.

Salle à manger, véritable occasion: rideaux en phormium (très-beau

tissu à double face, à rayures en long ou losanges, de nuances variées), bordés d'une frange, avec embrasses pareilles, hauteur 2<sup>m</sup>,75, la paire toute prête à poser: 13 fr. 75. — Nous ne saurions trop recommander ce genre de rideaux pour la campagne, les nuances étant tout à fait neutres et ne craignant pas le soleil.

Salon: meuble complet, de style Pompadour, bois recouvert et capitonné en très-beau sergé (impression de Mulhouse), comprenant un canapé, deux fauteuils et quatre chaises, le tout: 210 francs. — Rideaux de fenêtre, tête flamande, de même tissu que le meuble, avec deux lés à chaque rideau, bordure de galon Giselle et embrasses pareilles, hauteur 2<sup>m</sup>,70: la paire: 23 francs.

Nous terminerons cette nomenclature en donnant le prix d'un bon lit complet pour domestique: lit en fer, de 80 centimètres de largeur, 16 fr. 75; sommier élastique, 22 francs; matelas, laine et crin, 38 francs; traversin en plumes, 8 fr. 75.

— Déjà quelques-unes de nos lectrices s'inquiètent de savoir si l'on portera une crinoline avec la robe bouffante. La maison de PLUMENT, que nous avons consultée à cet égard, nous a donné une réponse à peu près négative, et elle est dans le vrai. La crinoline a cessé de vivre, Dieu merci! et la mode, toute bizarre qu'elle soit, ne la ressuscitera pas. Mais M. de Plument a fait un modèle de jupon très-ingénieux, qui répond aux nouvelles exigences du costume sans nuire en aucune façon à la taille. Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans de plus minutieux détails à ce sujet; nous sommes même tout au plus autorisée à dévoiler l'existence de ce nouveau modèle de jupon, la maison de Plument n'étant point en mesure de le livrer avant un certain temps. Dans tous les cas, nos lectrices sont très à présent averties; à elles de régler un peu plus tard, comme elles l'entendront, la question du juponage.

Pour le moment, mieux vaut se munir, dans la maison de Plument, du joli corset cuirasse *Jeanne d'Arc*, dont la coupe répond d'une façon si merveilleuse aux exigences de la nouvelle mode. A l'entrée de l'hiver, les commandes de ce genre se multiplient à tel point qu'il devient impossible d'y satisfaire aussi vite qu'on le voudrait.

On n'a pas oublié, sans doute, que ce corset a été coupé de manière à réaliser la forme qui lui a valu son nom, — celui de la grande héroïne française, — d'où il résulte que nul modèle ne prend aussi bien la taille, ne la moule mieux et ne lui donne des proportions plus heureuses. Aussi ce corset cuirasse *Jeanne d'Arc* est-il voué à un succès sans précédent: toutes les femmes élégantes le voudront porter. La partie des bandes, avec son échancrure ingénieuse et ses deux morceaux croisés, laisse au corps son développement naturel et n'entrave aucun de ses mouvements.

Les mesures à envoyer à M. de Plument (33, rue Vivienne) doivent être prises sur la personne habillée: c'est le meilleur procédé.

## SPÉCIALITÉS

La *Parfumerie hygiénique salicylée* de MM. A. SCHLUMBERGER ET CERCKEL (26, rue Bergère) est maintenant fort bien posée dans l'opinion publique. On n'a pas tardé à reconnaître les avantages qu'on peut retirer, pour l'hygiène de la peau, de produits à base d'acide salicylique: ce nouvel agent qui révolutionne la science médicale, à ce point que les enthousiastes ne voient plus de salut à tous les maux que par le traitement salicylique!

Nous y avons, pour notre part, grande confiance, et c'est avec conviction que nous recommandons les différents produits de la parfumerie salicylée. Le *savon salicylé* est un préservatif aux éruptions de la peau; il guérit même les boutons de mauvaise nature. Prix: 1 franc. — La pommade anti-pelliculaire, à base salicylique, est préférable pour les cheveux à la plupart des pommades connues, à cause de son efficacité antiseptique et du bon effet qu'on en ressent dans les cas de démangeaison. L'eau et la *poudre dentifrices salicylées* sont d'une action très-puissante sur le système dentaire; toutes deux concourent à entretenir la bouche dans un état de santé et de fraîcheur des plus satisfaisants. On recommande également l'eau dentifrice dans les moments de vives douleurs.

Dépôts principaux de la parfumerie salicylée: A. Lavandier et C<sup>ie</sup>, 45, boulevard Sébastopol; la Pharmacie normale, 19, rue Drouot; Pharmacie générale, 31, rue Vivienne; M<sup>me</sup> de Neuville, 48, rue Neuve-des-Petits-Champs; Barbey (Auguste), 10, rue de la Paix.

M. D'A.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.